
La Coquilne

VILLE EAU



Nouvelle revue littéraire et gratuite.

Nouveau numéro, nouveaux thèmes. Ville et eau, la belle transition ! J'emporterais La Coquilne cet été, et avec elle le souvenir de Paris, sur la plage. Je lirais ceux que je connais déjà, et je découvrirais les nouveaux auteurs qui nous ont écrit, avec talent et enthousiasme. Parce que ça fait du bien, enfin, de voir que notre projet peut être partagé par d'autres ! Alors, à tous ceux qui sont motivés et à ceux qui le sont un peu moins, je vous dis un grand merci. Quand j'ai lu au fur et à mesure les textes qui nous arrivaient, j'ai eu l'impression qu'on écrivait pour moi, pour la Coquilne en fait, comme à une princesse qu'on courtise. Et que je vous le dise tout de suite : elle vous offre ses plus belles faveurs ! Certains diront qu'elle est une fille facile, que leur dire ? Tant pis pour eux ! Car ce sont ceux-là qui râlent au fond de leur trou, qui ne se lancent jamais, et qui recherchent non pas une femme, mais une déesse.

La Coquilne est encore jeune, mais elle est pleine de ressources, grâce à vous. Il serait dommage d'arrêter en si bon chemin ! Pour aller où ? Nulle part, comme on fait le tour du pâté de maison lorsqu'on s'ennuie. C'est dans ces moments-là, où l'on ne cherche rien, qu'on peut avoir les plus belles surprises. Alors à tous, bonnes vacances, et que La Coquilne vous accompagne, pour qu'on vous retrouve encore plus inspirés à la rentrée !

L.C.

LES POÈMES

Je mendie ma vie dans les yeux des passants
mais nulle attention ne teinte
mon gobelet reste vide
il n'y a que la Seine pour me payer de vivre.

Victor

Atlantide.

Aux formes des cités privilégions celle
Qui dans les rues et comme en un ruisseau dément
Déferle vivement ces ondines pucelles
Sur un pavé brûlant quasi caniculant.

A l'eau tu appartiens, à l'eau tu reviendras
Car il est bien connu que sous ce béton gris
Ruissellent sans cesser ces mollusques polis
Cette Seine ordurière qui perce Lutetia.

Les nymphes ne sont plus près des rives sauvages
Non car voici qu'elles bordent ces odorants rivages
Aux parfums si subtils, aux arômes charmant
Non les nymphes ne sont plus si belles qu'avant.

Dans ces courants suintants elle ne sait couler
Paris est condamnée à ne faire que flotter
Sans ne pouvoir jamais se rafraîchir un peu
Dessous ce béton gris, fumant et capiteux.

Lolamerik

Sur le canal parisien

Ô les eaux calmes de Saint-Jacques, les bords du canal Saint
Martin !

Ils se sont assis là sereins ; les noires nuits de Juin.
Un son de cornemuse distille au loin un léger parfum aérien.
Le vent qui soulève sa jupe marine lui fait frissonner la
poitrine.

Sa mèche frisottée vient descendre le long de ses yeux
mutins et s'envole.

Le regard est vif ; le cœur s'enivre et palpite. Elle se
retourne, alerte.

On sent les bruits de la ville ; le pavé a le souffle chaud.

Les bistrots alentours prennent des allures frivoles.

Elle est si douce. Il s'émerveille.

Vous goûtez aux plaisirs de la ville.

Et vous vous prenez à rêver à d'augustes paradis.

Jan M.

*Le texte qui suit est extrait d'un texte plus long.
Toutefois, l'auteur y a vu un certain intérêt pour le thème
"ville" et a désiré le publier en état.*

Toutes ces choses de Paris

Que tes pas habitués négligent

Ont leur couleur et leur esprit

Et, ton aveuglement oblige,

Tu ne sais plus cette lumière

Ni les souvenirs qui t'affligent.

Paris la Verte : Réverbères,
Bouches du Métropolitain,
Bancs couchés sous les arbres fiers

Qu'arborent les trottoirs hautains,

Bouquinistes des quais de Seine

Et kiosques sans les musiciens.

Ce vert-galant qui se promène

A l'entrejambe de Paris

A la couleur fière et sereine

D'une clairière dans la nuit.

JL.

Je vois ce monde comme si je me tenais sur un pont, le monde serait l'eau qui s'écoule sous lui sans jamais s'arrêter, je suis là et j'observe, et lui me reflète qui je suis et où j'irais.

Parce que ce monde est comme l'eau, il ne cesse de croître et d'évoluer.

Vous ne me croyez pas ?

Selon vous qu'adviendra-t-il de l'Afrique dans une centaine d'années ou peut-être moins ? L'eau si elle le souhaite fait devenir d'un continent une île ou l'inverse.

Mais je ne suis qu'une observatrice sur un pont.

Jn.

LES ARTICLES

Premier pas dans la Coquilne, j'écris un article sans début, ni réelle fin, sans but non plus et ainsi sans fins ni desseins. Je me suis dit qu'au fond les théories littéraires n'étaient que des inventions humaines, au même titre que les religions face à la vie, symboles d'un besoin de se rassurer.

Ainsi, j'aborde ce thème de manière simple, interrogeant directement mon ego pour savoir ce qu'il m'inspire, et ce sans chercher à appliquer des règles à la rédaction de ce pseudo article.

Que m'inspire ce thème ? D'ailleurs, m'inspire t-il même ?

C'est comme un exercice mathématique. Pour comprendre $1+2$, ne me faut-il pas savoir que représente 1, et que représente 2 dans l'absolu numéraire ? Ici, c'est la même chose, je m'interroge sur ce que représente l'eau, ce que représente la ville, mais cette fois dans mon absolu imaginaire.

Eau et ville. Villes et eaux. Villes et eaux, avec la liaison cette fois, « vileuzéo ».

Pluriels, singuliers, portent autant de sens que d'évocations.

Eau courante, eau ambulante, eau qui noie, eau qui berce...

Dimension prétentieusement proustienne de la sensation, du souvenir, l'eau devient alors pour certains une immensité salée, odorante, ponctuée de cris d'estivants.

C'est l'été, clôture harmonieuse à cette arbitraire année qu'est l'année scolaire.

Tout est enfance, sel et oisiveté sous un soleil désiré.

Eau, Eaux, bien sûr c'est aussi le liquide salvateur que l'on avale dans nos besoins primaires, primordiaux, primeurs aussi car ce liquide est bien dans les vergers...

Mais personne ne veut rêver aux besoins humains, ils sont bien trop prosaïques. D'ailleurs le seul terme d'évocation appelle à davantage de lyrisme.

Sensualité de trois corps androgynes, baigneurs nus et courbes flottantes sous le prisme de reflets irisés, solaires et lunaires, un peu poncifs malgré leur naturel.

Mais le lyrisme est aussi drame, aquatisme enchevêtré, théâtre de noyades humaines et de sauvageries animales.

En me laissant emporter par une métaphore certes facile mais de circonstance, au gré de vagues verbales, je me dis que l'eau c'est aussi une forme de vertige, compte tenu de l'infini maritime.

Au même titre que le ciel et son espace, la mer et ses profondeurs nous effraient autant qu'elles nous fascinent...

Et ville.

Cités bouillonnantes où s'entrecroisent, s'entrelacent des milliards de destins ignorants, indifférents de leurs existences réciproques.

Villes, vils méandres de liberté. Personne ici-bas ne saura vous reprocher de n'être allé à l'Eglise ou encore d'avoir tapé le zinc à une heure indue. Personne ici-bas ne saura non plus vous remarquer étendu, sale et rejeté au milieu des passants.

Anonymat plaisant.

Anonymat terrible.

Démiurges de solitudes au sein de la multitude. Autarcies dans les foules.

Fourmillement humain et architectural. Villas privées, bâtiments haussmanniens, monuments témoins et grattes-ciel dont certains prétendent à chatouiller les planètes.

Et au beau milieu de ce chaos organisé, oxymore étrange mais avérée, des oasis traînent leurs flux pollués vers une campagne idéalisée.

Les rangées parallèles des supermarchés regorgent d'eaux plastifiées mais minérales, et les éboueurs accompagnent de leurs balais verts des eaux moins minérales au long des trottoirs.

Aux étalages des marchés, les poissons, amers, voient leurs bouches muettes d'une eau salée, venue d'ailleurs, et qu'ils ont su garder

de leur triste, premier et dernier voyage sur Terre.

Pauvres poissons.

Car enfin, si il y a de l'eau, des eaux en presque chaque ville, il faut bien dire que les villes dans l'eau sont plus inhabituelles.

Imaginez, plus loin encore que Jules et ses vingt-milles lieues, une cité engloutie mais vivante, une Atlantide ressuscitée, gens et poissons nageraient-ils au quotidien ?

Certes, c'est évident même, ils déambuleraient tous, flottants jusqu'au supermarché dans les rues aqueuses, et sûrement que dans cette cité sous-marine, on n'épierait pas plus les nages nocturnes de chacun pour aller à l'Eglise, au café. Et sûrement que les êtres morts, absents, à part, iraient flotter jusqu'à l'air libre dans l'indifférence des autres.

Puis pour le rêve estival, point de plages dorées, mais de vertes prairies qui auraient l'avantage d'être sèches.

Oui, au fond, ce serait la même chose.

Anne-Line D.

Tout commença le jour où ma maman me mit une énorme gifle parce qu'elle m'avait vu boire du robinet du square en collant mes lèvres. Ma fierté de gamin en prit un coup, et je décidai alors de convaincre mes compagnons de toboggan de confisquer le robinet à la municipalité. Nous aurions ainsi le monopole de l'eau, et pas un clochard, pas un autre gosse ne viendrait y toucher, de telle sorte que coller les lèvres ne poserait plus problème.

Mais pour mettre en place un tel dispositif, il nous fallait organiser une certaine hiérarchie : bref, il nous fallait un chef. Nous étions quatre : Yacine, moi, et deux Mohamed, que nous distinguerons en les appelant Mohamed 1 et Mohamed 2. Nous décidâmes d'élire celui qui aurait la charge de superviser la confiscation, et quatre candidats se présentèrent. Je fis don de ma cartouche Pokémon jaune à Mohamed 1, ce qui réduisit le nombre de candidats à trois, et m'offrit par là-même ma première victoire

au suffrage universel direct. Yacine démissionna aussitôt pour protester contre la légitimité d'un tel scrutin. Il se plaignait en outre qu'il n'y avait «pas assez de filles ».

Je le retrouvai quelques jours plus tard au sein d'une bande de colosses de CM2 (d'ailleurs, eux non plus n'avaient pas de filles), alors que je me baladais dans le quartier avec toute la grâce que confère une trottinette à roues fluorescentes. Ils m'encerclèrent aussitôt, Yacine s'avança d'un pas décidé et m'ordonna de leur céder mon moyen de transport. Mais les enfants racketteurs manquent cruellement de logistique, et il faut croire qu'ils ne m'avaient pas bien encerclé (à cinq, ce n'est pas bien difficile, pourtant). J'ai dit non, et j'ai continué à trotter. Si tous les rackets se passaient comme celui-là...

Non content d'avoir rejeté le résultat des urnes, Yacine avait donc tenté d'attenter à ma personne. Il s'ensuivit un décret, mon premier en tant que chef de la bande : la photo du terroriste devait être collée sur notre robinet, pour rappeler que son arrestation était nécessaire - un engagement sous-jacent à notre but initial. C'était sans compter le refus de coopérer de ma maman, qui ne me jugeait pas assez grand pour utiliser un appareil photo, même jetable. Ne me laissant pas abattre, je proposais qu'on se contentât d'un dessin de Yacine. Mohamed 2 et Bastien approuvèrent, tandis que Mohamed 1 décolla les yeux de sa Game Boy Color entre deux combats Pokémon, et hocha la tête d'un air abruti. Bastien, c'était un autre amateur de toboggans qui trouvait pas mal du tout cette idée de Monopoly, et qui remplaçait Yacine au pied levé.

Mais voilà, un bon chef se doit d'assurer avant tout la cohésion de ses effectifs ; quant à moi, je n'avais même pas tenu compte d'un vieux contentieux qui avait opposé Bastien à Mohamed 2 en grande section de maternelle (à savoir si oui ou non la maîtresse était amoureuse de Mohamed 2). Cette dispute reprit on ne sait trop comment (Yacine avait raison, il nous aurait fallu des filles). On en vint aux mains, et Mohamed 2 mit une gifle à Bastien. Celui-ci alla voir sa maman en pleurant, et la maman de

Bastien demanda à Mohamed 2 pourquoi il l'avait giflé, ce à quoi il répondit en me montrant du doigt : « demandez au chef de la bande », et ma maman me mit une gifle.

Ma maman gifle sacrément bien, et même moi qui me vantais de ne jamais pleurer devant mes administrés, je ne pus retenir une larme. Je me dirigeai vers le robinet d'un pas lourd, me demandant comment une telle humiliation allait affecter ma cote de confiance.

Arrivé à la source de toutes les tensions, je jetai un coup d'œil au dessin de Yacine, et me demandai qui avait fait croire à Bastien qu'il savait dessiner. J'appuyai sur le bouton, impatient de soulager les démangeaisons de ma joue gauche. Pas d'eau. C'était la coupure hivernale.

Ayoub.

LE FEUILLETON

Rappelez-vous le début... Agnès, une étudiante, et le professeur Steinhauser viennent de se rencontrer dans un des "bunkers de Paris", pour résoudre un problème mathématique auquel se confronte le chercheur.

Une secousse vient perturber leur discussion. Sa force ne semble pas à la mesure de leurs réactions, ils restent placides ou presque. Agnès ponctue alors la conversation ;

"Je vais aller checker le complexe hydraulique de l'alim' ".

Ils se saluent puis elle sort, avec cette flegme, si naturelle chez elle.

Elle reprend le long corridor et passe une porte donnant sur un couloir similaire mais peuplé et plus large. Tout le monde fait de son mieux afin de minimiser les dégâts de ce dernier choc. Il a

fallu faire au plus vite après l'Avènement ; de nombreux renforcements ont été créés dans le béton puis creusés dans la pierre afin d'y loger la population. Un mètre de hauteur en moyenne laissait la place de creuser un autre habitat au-dessus. C'est ainsi que le long de la plupart des couloirs du bunker se dessinent des carrés simulant tant bien que mal l'effet d'une porte. Sous terre l'unité standard est le mètre cube, toutes les directions sont exploitables, sauf peut-être celle du temps. La dimension typique de ces "lieux de vie" n'excède que dans de rares cas les 15 mètres cube. L'humidité et la chaleur sont étouffantes, la construction s'est faite à la hâte, et beaucoup de détails techniques n'ont fait l'objet que d'un vulgaire bricolage.

Agnès quitte ce qui était l'Université qui avait préservé certains de ses fondements dans les sous sols. Les rares privilégiés y ayant l'accès peuvent jouir des reliques d'édifice à taille humaine. De nombreuses trappes jonchent ce sol de béton, coulé précipitamment. Elle en empreinte une et s'enfonce plus profondément dans la terre via un escalier fréquenté et très étroit. Après cinq minutes de descente elle rejoint une porte blindée, de bonne facture, sort un trousseau de clés de ses sous-vêtements et l'ouvre. Une grande pièce où quelques techniciens s'agitent, accueille une imposante machinerie destinée à alimenter le secteur en eau. Après être passée près de la surface afin de se refroidir celle-ci circule dans les mur dans le but de maintenir les rues à une température avoisinant les 35 degrés. Elle est ensuite utilisée pour la consommation courante mais jamais servie fraîche.

A.B.

Juillet 2011

Thème du prochain numéro sur :
lacoquilne.eklablog.net

*

Ecrivez-nous :
lacoquilne@gmail.com

Gratuit, ne peut être vendu.
